

Vivre ensemble

Jean-François Faveraux

Vivre ensemble

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022
ISBN : 978-2-312-12606-7

PREMIÈRE PARTIE

Le front populaire

1

Ma lettre leur parvient le 4 juin 1936, jour d'intronisation de Léon Blum à la fonction de président du conseil, un mois après la victoire du front populaire aux élections législatives.

Nous avons sans doute eu tort de ne pas faire voter les femmes, elles n'auraient pas pris le risque de nous plonger dans cette déchéance. Les bourgeoises auraient voté comme leur mari, pour la droite nationaliste, la fédération républicaine, et les paysannes comme leur curé, pour la droite réactionnaire et donc nationaliste, le parti démocrate populaire.

Au lieu de cela, nous voici embringués dans un mouvement socialiste à qui je ne donne pas trois ans d'existence. Mais ce seront déjà trois ans de trop, trois ans qui vont dynamiter des décennies d'efforts d'enrichissement et de colonisation de la France.

C'est ce que j'explique à mon frère dans cette lettre.

Je n'étais pas revenu de son côté de la Méditerranée depuis nos jeunes années. Mais je ne peux, cette fois, traiter mes affaires à distance. Placer tous mes actifs, au sein de cette Europe décadente,

va me demander des efforts et une présence de quelques jours sur des terres qui n'avaient pas cru en moi. J'aurai donc le plaisir de venir saluer son épouse, que je ne connais pas encore, qui sera peut-être plus encline que lui à accepter ma proposition de venir vivre à Palestro, nom donné par les Français à la ville établie dans la région de l'Aït Oulmou.

Rien que ma lettre jette déjà le doute dans l'esprit pratique de la jeune maman.

Pas facile de vivre dans un petit appartement des cités HBM, ce n'est pas pour rien que c'est de l'Habitat Bon Marché. Sûr qu'elle voit mieux son petit Matthieu courir dans les champs de Tonton Marc que sur le bout de pelouse qui donne sur la rue Alexandre Dumas, au milieu des gamins de prolétaires.

Il doit à peine savoir marcher le petit neveu, comme mes deux fils, tous nés la même année 1935. Pas de la même mère, évidemment, pour les deux miens. Mais il aura besoin d'espace, de sentir le soleil sur sa peau et non à travers une vitre qui ne peut que renvoyer la misère des habitants d'en face, la même que la nôtre.

Nous sommes d'un pays fort. Il nous suffit juste d'un peu de courage pour profiter de cette force du passé, pour quitter la fange ouvrière qui l'a permise par son exploitation et pour rejoindre les rangs de ceux qui exploitent, de l'autre côté d'une mer que nous pouvons déclarer nôtre, à l'image des romains.

Une France en Afrique, la loi du plus fort. Ils avaient eu leur chance. De Poitiers à Paris, il leur restait bien moins à parcourir que de Marseille à Alger. Ils n'ont pas su la saisir, tant pis pour eux, tant mieux pour nous.

Mais mon frère croit toujours en l'arlésienne. Il en a trouvé une, certes, très jolie selon les photos que j'avais reçues, d'un mariage auquel je ne m'étais pas déplacé. Pauvre, comme lui. A qui il a enlevé son aumône de salaire en lui faisant un même. Il aime la populace, qui n'est pourtant là que pour servir les plus malins, au point de se fondre lui-même dans cette populace, de croire aux appels de populistes qui vont plonger la France dans les affres de promesses d'égalité qui ne pourront être tenues. Il veut croire en l'homme au lieu de croire en lui. Malgré mon exemple, malgré ma réussite.

Mais je sais combien il me serait précieux ici. Il saurait les diriger, tous ces exploités, un contremaître social et bon mais qui sait tenir la cadence et la production. Un homme droit sur lequel on peut se reposer. J'en ai marre, parfois, de ne pouvoir faire confiance à personne.

Régner par la crainte a quelque chose d'excitant, on se sent tout puissant. Mais quand même votre épouse est soumise, quand elle accepte que vous jouiez avec toutes les petites servantes, à qui faire valoir ses idées ?

J'ai besoin de toi, mon frère, Jacques le bien nommé. Ecoute ta femme, écoute mon cœur qui bat, dans cette lettre qui n'est autre qu'un appel au secours.

2

Je monte l'escalier monumental. Tant qu'à faire ostentatoire. J'ai fait surélever le corps de ferme en U de l'ancienne exploitation de primeurs. Aucun français n'avait cru en cette vallée perdue mais j'avais travaillé comme apprenti dans des vignes de Provence. Pas doué pour l'école mais j'avais eu vite fait de reconnaître ce qu'il fallait comme terrain et comme exposition pour faire du bon vin. Quel massacre de faire pousser des tomates sur une terre calcaire que les forces souterraines avaient dressée selon la meilleure inclinaison possible et sur laquelle un petit cours d'eau, l'oued Isser, avait juste apporté une fine couche de limon nourricier, de ses méandres desquels ne pouvait venir aucune inondation.

Et si proche d'Alger. Mais les colons se regroupaient tous sur les mêmes zones, là où il n'y avait plus besoin de chasser les indigènes de leurs terres, plus facile mais médiocre en rendement et en qualité. Le manque de courage n'a jamais récompensé son homme. J'étais venu en Algérie sans états d'âmes, pour réussir, et j'ai sauté du transport militaire, essoufflé de la terrible montée, quand il parvint au pas dans cette vallée.

Avec la force du drapeau français, j'ai vidé la vallée de ses habitants, pour faire venir des travailleurs d'Alger, les fellahs cultivateurs de tomates n'y connaissaient rien en vin. J'ai commencé avec de simples ouvriers, heureux de troquer l'usine contre le difficile labeur au grand air. La France a soutenu financièrement mon projet, au début. Je l'ai ensuite rapidement remboursée, ne gardant qu'une dette de puissance. Pas question de conserver les anciens murs de protection, placés sur les meilleurs terrains, la protection me vient des casques du camp militaire qui contrôle les deux gorges qui ouvrent les portes du front de mer. La plupart des colons préféraient s'établir sur de larges terrains, loin des infrastructures et des positions administratives, pour jouer aux dieux chez eux. Je leur ai piqué leurs meilleurs vigneron, car j'étais capable de les payer mieux, dépensant le strict minimum, allant même jusqu'à récupérer les pierres du mur d'enceinte pour bâtir l'étage de la maison et les hangars agricoles. Pas besoin d'outils perfectionnés, la main d'œuvre de base coûte ici moins cher que les outils et la politique de qualité, sur des surfaces modestes, a vite limité le besoin en travailleurs.

L'année dernière, les baraquements, mis à disposition par mes amis de l'armée ne se sont remplis qu'au moment des vendanges et ce sera la même chose cette année. Je ne m'occupe plus moi-même que de la partie commerciale, puisque j'ai déniché des vignerons qui s'y connaissent autant que moi

dans l'amour qu'il faut porter aux ceps et dans la confection du liquide hyper tannique issu de la cueillette réalisée par des troupes mal payées.

De la fenêtre de ma chambre, je devine les vertes prairies d'Attoucha, sur leur versant sud tellement bien exposé, mais trop en pente pour tenter d'y agrandir le domaine. C'est surtout inutile, l'argent ne sera plus jamais un problème, j'en ai assez et sa source ne peut pas se tarir, pas besoin de m'agrandir. Quand je pense aux marseillais persuadés que nous sommes dans le désert, ont-ils déjà pu contempler cette verdure, ces fleurs au milieu des champs ? Quand on se croit bien loti, on sous-estime les possessions des autres. Pour leur faire accepter leurs propres conditions déplorables, on laisse les gens croire qu'ils sont chanceux de passer leurs journées dans du cambouis et de retrouver quarante mètres carrés dans un immeuble. Pour cela, il faut vilipender les conditions de vie dans les pays pauvres, faire croire aux enfants qu'il y en a qui mangeraient l'os de leur poule au pot du dimanche.

L'Algérie est bien plus qu'un Sahara, une terre que la France s'est octroyée sans aucune récrimination des organisations internationales, une terre peuplée de gens qui ont amené les souffrances de mon enfance. C'est à eux qu'on m'a assimilé, comme on leur assimile tous les méridionaux. On s'est tant moqué de mon teint basané à l'école, que j'ai toujours refusé d'y faire quelque chose de bien. J'ai été pris pour ces pauvres gars, qui se font déposséder sans se